

LES ACCOUCHEUSES

LES ACCOUCHEUSES

LE COUVENT DES PASCALINES

ALEX SOL

© Alex Sol - 2022

« Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle »

Correction : Ingrid Lombart

Couverture : Alex Sol

Maquette et mise en page : Alex Sol

Édité par ®Alex Sol, 31500 Toulouse

ISBN : 9791042400804

Dépôt légal : Octobre 2022

Pour Les lecteurs de romans Noir/Horreur/Policier

CHAPITRE 1

Couvent des Pascalines

13 septembre 1871

Les couloirs du couvent se vident le soir, pour autant, les cris, eux, ne cessent pas.

Si nous n'avons pas le droit de circuler une fois la nuit tombée, nous entendons les hurlements des filles en train d'accoucher. Les pleurs des bébés, eux, traversent moins les murs de pierre, et puis ils ne restent pas longtemps, les sœurs trouvent très vite des familles à qui les confier. Les listes d'attente sont longues, surtout depuis l'épidémie de morts infantiles que le couvent a connue il y a moins d'un an.

Cela fait quatre mois que je suis arrivée, quatre mois que

mes parents m'ont laissée aux bons soins de la congrégation des sœurs Pascalines afin de cacher ma grossesse et d'enfanter à l'abri des regards. Ils n'assument pas que leur fille unique de dix-sept ans se soit, comme ils le disent si bien, « fait engrosser aussi facilement ». Mon père profite d'une très belle réputation au sein de la haute bourgeoisie de la capitale, il ne faudrait surtout pas que je la « ternisse avec mes fornications hors mariage ».

Autant dire que cela fait quatre mois que j'entends toutes sortes de cris et de hurlements, le jour, la nuit, le matin, le soir. Parfois même à l'heure du déjeuner. Cela étonne toujours les nouvelles, mais cela leur passe vite. Parce qu'à part les cris des mères en train d'accoucher et des bébés, la nuit, la tranquillité règne. Les sœurs font vœu de silence de la dernière prière du soir au petit matin.

Allongée sur mon lit dans la chambre que je partageais avec une jeune femme partie la veille, uniquement éclairée par deux bougies qui ne tarderont pas à être consumées, je soupire en passant mes mains sur mon ventre. Le terme approche. Une semaine.

Je ris souvent des sœurs qui veillent sur nous, me moquant d'elles dès que l'occasion se présente – je n'ai jamais compris cet extrémisme religieux qui pousse des personnes à renoncer aux plaisirs de la vie dans le but de prier toutes les trois heures –, mais je dois admettre que malgré leur froideur, elles prennent bien soin de nous.

Un nouveau hurlement traverse les murs et me donne des frissons. Claudia. Nous savions toutes que son accouchement

serait difficile. Elle attendait des jumeaux. Ils la fatiguaient tellement qu'elle ne pouvait même plus marcher seule ces dernières semaines.

Je plaque mes mains sur mes oreilles. Je n'ai pas besoin d'entendre ce qui m'attend, je ne supporte plus ces cris, je veux qu'ils cessent ! Je m'imagine déjà à moitié nue en train d'accoucher sur une table entourée de sœurs au visage grave m'ordonnant de pousser.

Claudia, cette adolescente de seulement quinze ans, hurle de nouveau. Son cri déchire l'air. Personne ne parle dans les dortoirs. J'imagine que cela porterait malheur. Même les filles qui partagent des chambres de dix n'osent prononcer un mot lors des accouchements. Leurs babillages perpétuels s'interrompent le temps des délivrances.

Je n'arriverai pas à dormir. Je lirais bien les ouvrages de médecine que m'a rapportés Irène, une novice pas très intelligente qui m'aime bien – je pense qu'elle est rentrée dans les ordres pour cacher son attirance pour les femmes et je dois avouer jouer un peu là-dessus pour lui demander des faveurs –, mais je dois économiser mes dernières chandelles.

J'aimerais me retourner pour enfouir ma tête dans mon oreiller, mais mon ventre m'en empêche. À l'intérieur, la source de mes problèmes donne un coup de pied, ou bien peut-être un coup de main, et frappe directement dans ma vessie. Je me relève avec peine sur mes bras pour m'asseoir et fixe le pot de chambre dans l'angle de la pièce. J'aurais dû le laisser plus près du lit.

CHAPITRE 2

À peine les Primes chantées, les premières prières après le lever du soleil, on toque à la porte de ma chambre. Je trouve cela vraiment étrange de prétendre que je pourrais refuser une visite – après tout, les sœurs m'enferment tous les soirs.

Je pose ma brosse sur mon lit et glisse mes longs cheveux bruns sur mon épaule.

— Oui ?

Sœur Caroline – je suis certaine que c'est elle, c'est toujours elle – déverrouille la porte et abaisse la grande poignée en fer.

Une adolescente d'à peu près mon âge se tient debout à côté de la sœur emmaillotée dans son habit sinistre. Les mains appuyées sur le ventre, elle fixe le sol. Des taches parsèment ses vêtements de mauvaise qualité et le bas de sa jupe est couvert de boue séchée. Pourtant, il n'a pas plu depuis deux semaines

par ici. Je fronce le nez. On ne va tout de même pas m'imposer cette souillon comme colocataire !

— Bonjour, Louise, me salue sœur Caroline, je te présente Eugénie. Elle va partager ta chambre.

Je ne dis rien et observe la fameuse Eugénie entrer et chercher du regard quel lit elle va occuper. Je grimace alors qu'elle s'approche du mien. Elle le perçoit, détourne les yeux et s'avance vers la paillasse plus petite.

Je me tourne vers Caroline. La sœur âgée de plus de cinquante ans en paraît facilement vingt de plus tant son habitude de froncer les sourcils l'a vieillie de manière prématurée.

— Peut-être pourriez-vous lui donner des vêtements plus propres ?

Caroline me toise en secouant doucement la tête.

— Louise, n'avons-nous pas déjà parlé des bonnes manières ?

— Elle empeste, fais-je remarquer sans ciller.

Derrière moi, Eugénie se tend et renifle.

Mes mains se posent par automatisme sur mon ventre. Il me tarde tant d'être délivrée ! Sortir de cet endroit lugubre, dire au revoir à ces nonnes glaciales et recommencer ma vie dans ma chambre confortable de Paris. Retourner aux bals, retrouver Gustave. Enfiler de nouveau des robes cintrées, des bustiers. Parler et rire le soir ! Manger de bons plats, boire du vin ! Pouvoir étudier sans avoir à me cacher. Rabrouer les hommes qui cherchent à asseoir leur pseudo dominance sur moi et leur prouver que je suis bien plus savante qu'eux.

— Peut-être alors pourrais-tu lui prêter une des

nombreuses robes que tes parents t'ont envoyées ? m'indique sœur Caroline.

— Où sont ses affaires ? répliqué-je.

— Elle n'en a pas.

La nonne sort de la chambre sur ces mots. Elle ne ferme pas à clef. Au moins, la nouvelle va pouvoir aller se laver. Je me tourne vers Eugénie. Assise sur sa couchette, elle se tient voûtée en avant. Ses mains tremblent. Un petit carnet dépasse d'une des larges poches de sa jupe, il a l'air bien rempli.

Je roule des yeux, mais me dirige vers le coffre où sont rangés mes vêtements. Après plusieurs essais infructueux, ce satané ventre m'empêchant d'effectuer les mouvements les plus basiques, je parviens enfin à l'ouvrir. Je pousse les lettres de Gustave qu'Irène m'apporte en secret – et qu'elle lit aussi, je vois bien que les enveloppes sont déjà ouvertes lorsqu'elle me les donne – et saisis une des robes que j'aime le moins. Je me retourne et la tends à Eugénie sans m'approcher.

Si elle la veut, il va falloir qu'elle se lève pour l'attraper.



Eugénie pleure constamment, mais heureusement, elle le fait en silence. Moi, j'étudie en songeant à tout ce que je vais retrouver en rentrant à la capitale. Les bals surtout... Oui, ce sont les bals qui me manquent le plus.

Une petite voix faible s'élève soudain.

— Depuis combien de temps es-tu là ? me demande-t-elle.

Je tourne la tête dans sa direction. Cherche-t-elle à faire la conversation ? Sérieusement ?

— Euh... Quatre mois.

— Quatre mois ? s'étonne-t-elle. C'est bien long.

Elle me regarde, curieuse. Elle a cessé de pleurer. Tant mieux.

— Je devais cacher...

Je pointe mon ventre du doigt.

— ... ça.

— Tu n'en voulais pas ?

— Je ne suis pas mariée ! m'exclamé-je.

— Oh, oui... D'accord. J'avais une question...

Ça m'aurait étonnée.

— Est-ce que... Est-ce qu'on s'occupe bien de nous ici ?

Je hausse un sourcil.

— Hmm... Disons que ce n'est pas le grand luxe, mais les sœurs nous donnent à manger et veillent sur notre santé. Si tu n'arrives pas à faire de repas complets à cause des nausées, tu peux aller manger plusieurs fois dans la journée. Il y a toujours quelqu'un pour préparer quelque chose. Et si tu es trop faible, les novices te servent dans ta chambre. Récemment, les sœurs ont engagé un docteur qui assiste à certains accouchements.

— Il n'y avait pas de docteur avant ?

Je plisse les yeux.

— Non. Les sœurs sont presque toutes infirmières, elles savent ce qu'elles font.

— Alors, pourquoi avoir engagé un docteur si elles savent ce qu'elles font ?

Elle n'est vraiment pas maline, celle-là !

— Pour les aider, pardi. Quand il y a plusieurs accouchements aux mêmes moments, c'est très utile.

— Ça arrive souvent ?

Je repense aux rumeurs qui courent depuis quelques mois et ma gorge se serre.

— Ça arrive, c'est tout.

Je ne veux pas y penser.



Dès que la température le permet, vers la fin de matinée, je sors de ma chambre, traverse les couloirs sinistres et pars me promener dans le jardin du cloître. Le soleil réchauffe mon visage et je soupire d'aise.

Je respire mieux depuis quelques jours, les sœurs disent que c'est parce que le bébé est descendu, il appuie moins sur mon diaphragme. Je leur pose beaucoup de questions. J'étudie la médecine dès que je le peux. J'aimerais être infirmière. Après avoir vu toutes ces filles accoucher avant moi, je sais comment les choses se passent. Papa déclare que seules les femmes pauvres travaillent, mais je ne suis pas d'accord, je désire apprendre. Il a bien conscience que rien ne m'en empêchera, pourtant il ne cède pas à toutes mes demandes. Enfin, pour l'instant. Il le fera, ce n'est qu'une question de temps. Il est fier comme un paon quand j'épate ses amis et connaissances avec mon esprit aiguisé et mes connaissances. Il ne sait pas vraiment ce qu'il veut.

Parmi les novices qui marchent en groupe telles les braves brebis obéissantes qu'elles sont, vêtues de leur robe bleu clair et de leur cape blanche, j'aperçois Irène. Je croise son regard et elle me sourit. Elle secoue la tête afin de m'indiquer qu'elle n'a pas de nouveaux courriers pour moi. Je me mords la lèvre et mon cœur se serre. Voilà déjà plus d'une semaine que Gustave ne m'a pas répondu.

Devrais-je m'affoler ?

Non, il est fou de moi. Je n'ai pas d'inquiétude, pourtant le doute s'installe. Il avait promis de me rendre visite ce soir à 23 heures. Il vient me voir un lundi sur deux au niveau du portail qui donne sur le couvent. Si tout se déroule comme prévu, cela sera notre dernière rencontre secrète avant l'accouchement.

Après avoir lézardé un long moment au soleil, je décide de retourner à ma chambre. Au croisement de deux couloirs, je tombe sur deux sœurs en train de discuter.

Elles ne m'ont pas vue.

Je recule de quelques pas, profitant de l'occasion pour les écouter. Il faut dire que les distractions se font rares ici.

— Vous devriez parler à sœur Marie-Paule, vous n'êtes pas en état de travailler, Suzanne !

— Ça ira, je vous assure.

Sœur Catherine soutient sœur Suzanne dont le visage blafard ne laisse aucun doute quant à son état. Elle est malade. La pauvre a les joues émaciées et sa robe flotte autour d'elle.

Sœur Catherine insiste.

— Non. Ça ne va pas. Quelques jours dans votre chambre

vous feraient le plus grand bien. Je vais en parler à sœur Marie-Paule. Elle ne souhaiterait pas vous voir aussi mal.

Suzanne recule et prend appui sur le mur.

— Je vais faire attention, je vous le promets. Je prendrai plus de pauses.

Catherine grimace. Cette réponse ne lui convient pas. Elle s'apprête à parler quand Suzanne la coupe de sa voix frêle et chevrotante.

— Nous aurons bientôt de quoi nous payer à nouveau des vivres et peut-être même de la viande. Il ne me reste que quelques jours à tenir. Je vous assure que ça va aller. Votre compassion me touche, Catherine. Vraiment. Dieu vous garde, ma sœur... Dieu vous garde.

Je me demande où elle pense trouver cet argent. Les sœurs ne mangent plus à leur faim depuis plusieurs mois. L'état de Suzanne ne me surprend pas. J'ai même une pointe au cœur pour elle.

— Si vous acceptez de vous reposer, énonce Catherine, si vous reconnaissez que vous n'êtes pas en état de travailler, on vous donnera une ration supplémentaire de nourriture.

— Jamais, se défend Suzanne. Jamais je ne prendrais une ration de nos pensionnaires ! Je peux tenir. Vous voyez, je suis debout.

— Vous tenez à peine sur vos deux jambes, Suzanne ! Reconnaissez-le !

Sœur Catherine regarde autour d'elle et je m'enfonce un peu plus dans ma cachette.

— Prenez ça. Il est un peu dur, mais ça vous calera.

— Oh, je ne peux accepter !

Je tends la tête. Sœur Catherine place un morceau de pain rassis dans la main de sœur Suzanne. Elle n'acceptera pas un refus.

— Très bien, très bien, renonce la seconde sœur. Je vous remercie, vous êtes si bonne.

— Vous l'avez dit vous-même, nous allons avoir une rentrée d'argent. Nous devons nous entraider. Mais vraiment, promettez-moi de vous ménager.

— Je vous le promets.

Sœur Catherine reprend plus bas. Je peinerais presque à l'entendre.

— J'espère que nos pensionnaires savent à quel point nous nous dévouons pour elles.